

JOURNAL ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME IX

A. or. 145

V, 9



ht a

邱長春西遊記

RELATION

DU

VOYAGE DE K'HIÉOU, SURNOMMÉ TCHANG-TCH'UN

(LONG PRINTEMPS), À L'OUEST DE LA CHINE,

AU COMMENCEMENT DU XIII^e SIÈCLE DE NOTRE ÈRE.

PAR M. PAUTHIER.

Au nombre des documents relatifs à la conquête de l'Asie centrale et occidentale par les Mongols, que j'avais préparés pour être insérés dans mon *Introduction au Livre de Marco Polo*, publié dans l'année 1865, se trouvait la traduction qui va suivre. Son étendue et son caractère plus général m'avaient empêché de le joindre aux trois autres documents plus spéciaux qui font partie de cette Introduction¹.

J'ai pensé que la Relation dont je donne ici la traduction mérite à beaucoup d'égards de recevoir la publicité du *Journal asiatique*. Le texte dont je me suis servi est tiré, comme les documents ci-dessus cités, de la troisième édition du *Hài-koûe t'ou tchi*². Je l'ai traduit intégralement ainsi que toutes les notes nombreuses et étendues dont il est accompagné, lesquelles notes sont très-propres à faire apprécier le degré des connaissances en géographie occidentale que possèdent les écrivains chinois actuels.

¹ Pages cxii-cl.

² K. 31, f^o 1-11. Édition de 1853.

Comme l'éditeur n'a donné aucune notice historique sur le personnage qui est le sujet de cette Relation, j'ai cru devoir faire précéder ma traduction de la courte notice que j'ai trouvée dans la grande Géographie historique et descriptive de la Chine que je possède.

NOTICE SUR K'IEOU TCHÂNG-TCHÛN, traduite du *Tá t'sing*
ĩ t'oung tchi (k. 106; f^o 31-32).

K'ieou, surnommé *Tch'ou-kī* (promoteur de la science dans son pays natal), était de T'si-hia (du département de Tang-tchéou, dans la province du Chán-toúng). Il se donna lui-même la qualification de *Tchâng-tchún tsèu* (fils du long printemps). Dans son enfance, ceux qui eurent occasion de le connaître l'appelèrent un petit prodige, en disant qu'il deviendrait un jour le chef supérieur des Chín-sièn (divins anachorètes). A l'âge de dix-neuf ans il alla étudier la « Vérité absolue » (*t'siouán-tchín*, phraséologie des sectateurs de Laò-tsèu) au mont *Kouán-lán* de Níng-hai¹. Il y fut le condisciple au même degré de Mâ-yu². Il devint, sous la discipline de son maître Tchoúng-yâng-wáng, un homme d'une droiture et d'une sincérité parfaites (*tchín-jín*). Tchoúng-yâng le considérait comme un vase précieux (c'est-à-dire, comme un jeune homme doué des plus hautes

¹ C'est une montagne située à 40 li au sud-est de la ville chef-lieu d'arrondissement de Níng-hai, département de Tang-tchéou. (*Tá-t'sing-ĩ-t'oung-tchi* K. 106; f^o 9.)

² Autre homme célèbre du même département et son contemporain, qui servit les Kin.

wên (Tchîng, l'interprète) ont recueilli la seconde moitié. Tá-hing et Siu-soung y ont joint des commentaires. Wei Youan (l'éditeur) y a ajouté les siens.

Un homme d'une droiture et d'une sincérité parfaites, le maître Tch'àng-tchûn (long printemps), K'iéou de son nom de famille, Tchôu-kī, de son petit nom, était natif de T'si-hia, du département de Tang-tchéou, dans la province du Chàn-toûng. Dans l'année *ki-mao*¹ du cycle (en 1219 de notre ère) il alla résider à Lai-tchéou (autre ville départementale du Chàn-toûng²), dans le monastère *Hào tiên kouan* (du ciel lumineux). Chacun des *Tá-souï* (Supérieurs) du Kiàng-nân et du Hô-nân demanda à plusieurs reprises et avec instances de ne pas se rendre à l'assemblée (ou réunion des chefs des couvents *táo-ssé* qui y était convoquée).

C'est sur ces entrefaites qu'en hiver à la 12^e lune (en janvier 1220) l'empereur Tching-kie-sse (Dchin-ghis-khâan) envoya l'un de ses conseillers intimes, Liéou Tchoung-lou, avec un *p'ái* (ou Yarlik) d'or, à tête de tigre³, et une escorte de vingt hommes à cheval, pour engager K'iéou Tchàng-tchûn à se

¹ • L'année *ki-mao* du cycle correspond à la 14^e année du règne de Tái-tsou des Youen, qualifié du titre d'empereur; à la 12^e année *kia-tiny* de Ming-tsong des Soung, et à la 3^e année *hing-ting* de Siouen-tsong des Kin. • (Éditeur chinois.)

² Cette ville est située à 37° 9' 36" de latitude nord et à 3° 45' 10" de longitude est de Pé-king, ou 117° 53' 40" du méridien de Paris.

³ On peut voir, sur ce diplôme ou sauf-conduit impérial mongol, mon édition du *Livre de Marco Polo*, p. 14 et 255, notes.

rendre auprès de lui. A cette époque le Supérieur des *Táo-ssé* du Chán-toûng était Kîn-yéou; il était prié de laisser partir [son religieux] dans deux jours; ce qu'il accorda gracieusement, d'après les explications qui lui furent données. La mission dont l'envoyé avait été chargé eut ainsi une pleine réussite.

A la 1^{re} lune de l'année *keng-tchîn*¹ du cycle (février-mars 1220), on se mit en route [pour se rendre à Pé-king]. En partant de Yen-king (Pé-king d'aujourd'hui, où il y eut un long séjour) on sortit par le passage Kiu-young (de la grande muraille, au nord-ouest de Pé-king), et on s'arrêta à Siouan-têh-tchéou². A la 10^e lune³ le grand roi Wöh-tchîn envoya un exprès, nommé *A-li-sin*, pour inviter [les voyageurs] à se rendre auprès de lui⁴.

L'année *sin-ssé* du cycle⁵, le 8^e jour de la 2^e lune (le 2 mars 1221 du calendrier julien), on se remit en

¹ « Cette année était la 15^e du règne de Tai-tsou des Youen; la 13^e année *kia-ting* de celui de Ning-tsong des Song, et la 4^e *hing-ting* de Siouan-tsong des Kin. » (Éditeur chinois.)

² *Siouan-hou* d'aujourd'hui, à 40° 37' 10" de latitude nord et 115° 08' de longitude.

³ Cette 10^e lune correspondait au mois de novembre 1220. Le séjour à Pé-king avait dû être de plus de six mois.

⁴ *Tching* « l'interprète » dit (sur ce passage) : Wöh-tchîn tá wâng était le quatrième fils de Tai-tsou (Dchinghis-khâan); il se nommait *Wöh-tch'i-kin* (Wöh à la bache rouge). Tai-tsou, étant allé porter la guerre à l'ouest [de la Chine], avait ordonné à Wöh-tch'i-kin de rester à sa place pour maintenir la tranquillité sur [les contrées arrosées par] le fleuve *Wöh-nan* (l'Onon).

⁵ « C'était la 16^e année du règne de Tai-tsou des Youen; la 14^e année *kia-ting* de Ning-tsong des Song, et la 5^e année *hing-ting* de Siouan-tsong des Kin. » (Éditeur chinois.)

route. On franchit la chaîne de montagnes nommée *Yè-hou*¹. En se dirigeant au nord, on passa par la ville de Fou-tchéou; et le 15^e jour, marchant par le nord-est, on traversa la plaine marécageuse où est situé le lac *Kai-li* (*keire-noor*), qui produit du sel².

En se dirigeant par le nord-est on ne trouva plus de fleuves ou rivières, et on n'eut dès lors que des puits creusés dans le sable pour y puiser de l'eau. Du midi au nord, dans une étendue de plusieurs milliers de *li*, on ne rencontre également pas de montagnes élevées. Les chevaux, après une marche de cinq jours, sortirent des frontières du territoire « riche en pâturages » (*míng-tcháng*), et ensuite, après une marche de six à sept jours, on entra tout à coup dans les grands steppes sablonneux³.

Après avoir marché par le nord-est pendant plus de mille *li*, le 1^{er} de la 3^e lune (le 25 mars 1221), on sortit des steppes sablonneux et l'on arriva au grand lac *Yú-eúr* (*iren-noor*⁴). C'est alors que l'on commença à rencontrer des hommes qui fumaient du tabac (*yén*) en ramassant ce qui était tombé sur

¹ « Située au delà de l'embouchure du Tchang-kia (dans le Yang-hó). » (Éditeur chinois.)

² « Dans l'*Histoire des Kin*, Fou-tchéou était le district de Fong-li. Le *Kai-li-pòh* (Keire-noor) est aujourd'hui situé à 100 *li* au nord de l'embouchure du Tchang-kia. » (Éditeur chinois.) — Tchang-kia-keou (l'embouchure du Tchang-kia) est à 40° 54' 15" de latitude et à 1° 30' de longitude ouest de Pé-king.

³ *Tá chá t'ó*. — « C'est le Tá-moùh (le grand désert de sables). » (Éditeur chinois.)

⁴ Par 44° de latitude et 109° de longitude. C'est un lac salé.

le sol¹. Ensuite, après vingt jours et plus de marche, on aperçut alors un fleuve de sables (*chá-hó*). Il coule par le nord-ouest et pénètre dans le fleuve Ling-kiüh². Ayant traversé ce fleuve et marché au nord pendant trois jours, on entra dans le petit désert (*sido-chá-tó*). Au commencement de la 4^e lune (1^{er} jour, 24 avril 1221) on arriva au pied de la tente du grand roi Wöh-tchin³.

Le 17^e jour (10 mai) les chevaux tournèrent la tête vers le nord-ouest. Le 22^e jour on s'arrêta sur le bord du fleuve *Loüh-kiüh* (le Kéroulun). Ses eaux s'étaient tellement accumulées qu'elles formaient comme une mer. Après avoir parcouru ses bords pendant plusieurs centaines de *li*, en suivant la rive méridionale du fleuve, on prit la direction de l'ouest.

Le 1^{er} jour de la 5^e lune, à l'heure directe de midi⁴, il y eut une « éclipse de soleil⁵. »

¹ « Dans les Mémoires de Tchang Téh-hoëi, il est dit que, en sortant des territoires habitables, on entre au nord dans le Chá-tó ou le désert de sables; et qu'il y a en tout huit relais de postes pour l'atteindre. Cela s'accorde parfaitement avec ce qui est dit dans le texte. » (Éditeur chinois.)

² « C'est le fleuve *Loüh-kiüh* dont la prononciation a été altérée. C'est aujourd'hui le fleuve Kéroulun. » (Éditeur chinois.)

³ « Elle était placée sur le bord du fleuve O-nan (l'Onon), Cette ancienne tente ou ancien campement n'était pas Ho-lin (Kara-korum). » (Éditeur chinois.)

⁴ 亭午 *t'ing 'ou*, le point culminant de l'heure *wou*, c'est-à-dire à midi précis.

⁵ Cette éclipse correspond au 23 mai 1221 du calendrier julien. Il en sera de nouveau question plus loin. Le *Lih tái kí ssé nién piào*

Les eaux coulent par le nord-est (*toúng-pěh*). Ayant marché pendant seize jours, on arriva à un endroit où le cours resserré du fleuve sort par la gorge d'une montagne située au nord-ouest; mais il ne peut parvenir à y faire passer tout son volume d'eau¹. La route de postes est tracée en suivant ses rives marécageuses par le sud-ouest.

Après avoir encore marché pendant dix jours, arriva le « solstice d'été » (*hiá-tchi*). L'ombre du soleil mesurée [au gnomon]² était de 3 pieds 6 à 7 pouces chinois. Peu à peu on vit s'élever les pics abrupts des hautes montagnes; et, en se dirigeant

dit (k. 94, fol. 38 v°) que cette éclipse eut lieu avec l'indication *kia-chin* du cycle lunaire; ce qui confirme l'exactitude de la concordance donnée ci-dessus, en plaçant cette éclipse au 23 mai du calendrier julien.

¹ « La source du fleuve Khě-lou-lun (Kéroulun) sort d'une gorge des monts *Keng-těh*; elle coule au midi et atteint la plaine; puis les eaux commencent à tourner au sud-est. Tcháng-tchún, partant de la rive méridionale du fleuve, le quitte en marchant à l'ouest; c'est pourquoi il n'en vit pas la source. » (Éditeur chinois.) — On peut consulter, sur le cours du fleuve *Kéroulun* (K. 25, 1^{re} 1 et suiv.) comme sur tous les cours d'eau de la Chine et la plupart des grands fleuves de l'Asie, un ouvrage chinois très-remarquable, en 8 volumes in-4°, intitulé *Chouï táo í káng*, par T'si Tcháo-nán, publié en 1796, dans lequel tous les affluents et les sinuosités des fleuves et rivières sont décrits dans le plus grand détail. C'est un vrai traité d'hydrographie asiatique devenu fort rare en Chine et presque unique en Europe.

² Les anciens astronomes chinois se servaient d'un gnomon de 8 pieds chinois dont l'ombre méridienne au solstice d'été mesurait 1 pouce par 250 *li* (1 degré); les 3 pieds 6 à 7 pouces d'ombre signalés dans le texte indiqueraient alors une latitude de 42 à 43°, ce qui serait loin de se rapprocher de la latitude des mont *Keng-těh*, situés par 48° 30''.

du nord à l'ouest, on arriva aussi peu à peu aux premiers contre-forts de ces mêmes montagnes¹.

Après avoir fait quatre étapes par le nord-ouest, on traversa un fleuve et on se trouva dans une plaine déserte². Les montagnes et les vallées que l'on rencontra ensuite étaient d'un aspect agréable. Les herbes fécondées par les eaux étaient abondantes. Il y avait là une ancienne ville fortifiée des Khi-tan. Mais si les Liao sont éteints, les soldats et les chevaux n'ont pas disparu de ces lieux. C'est à mesure que l'on s'avance à l'ouest que l'on rencontre des villes fondées entourées de fortifications.

On dit en outre qu'en marchant par le sud-ouest on arrive à la ville fortifiée de Tsin-sse-kan (Samar-kande), à une distance de dix mille *li*, en dehors du territoire de laquelle les *Hoëi-k'e* (Ouïg'ours) se sont établis dans un pays délicieux. C'est là que se

¹ « Ces hautes montagnes » que virent les voyageurs devaient être les monts Keng-téh. (Éditeur chinois.) — Les montagnes ainsi appelées : *Keng-téh*, ou *Kentei* (en mongol *Ike kentei a'ola*) sont situées par 48° 30' de latitude et 106°-107° de longitude. Ce groupe de hautes montagnes donne naissance à plusieurs grands fleuves : le Kéroulun, sur le versant méridional; l'Onon sur le versant septentrional, etc. Il a été aussi célèbre parmi les tribus mongoles et tartares qui, depuis les temps anciens, ont habité dans son voisinage (pour ensuite se précipiter comme des torrents sur tous les points de l'Asie), que le mont Mérou pour les tribus ariennes.

² « Le fleuve qui fut ainsi traversé était le Tou-lä. » (Éditeur chinois.) — Cette rivière, après avoir reçu plusieurs affluents, prend le nom d'*Orkhon*, et plus loin celui de *Sélinga*, laquelle va se perdre dans le lac Baïkal.

trouve le chef-lieu du gouvernement des Khi-tan. Ils comptent déjà sept souverains¹.

Le 13^e jour de la 6^e lune (4 juillet) on arriva au pied de la chaîne des monts *Tcháng-soung* (des grands pins). On y séjourna quatre jours². Après avoir franchi la montagne, on traversa le fleuve Tsien. Il faisait excessivement froid. Le 17^e jour on séjourna à l'ouest de cette chaîne de montagnes. En plein été il y avait de la glace et de la neige. La route à travers la montagne est encaissée et sinueuse. Dans la direction du nord-ouest elle a plus de cent *li* de longueur. Après cette marche par le nord-ouest on commença à distinguer l'horizon de la plaine. Il y a là le *Chih-hó* « fleuve de pierres, » qui a une étendue de plus de cinquante *li*³.

¹ « Ceci sera expliqué dans la suite du texte; mais il est bon de remarquer ici que dès les commencements de l'émigration des Khi-tan, les Naï-man les suivirent; car ils se rendirent à l'occident près des monts Tsoung-ling des *Hoéi-k'èh* (Ouïgours). C'est pourquoi, après la dispersion des Naï-man, ils allèrent s'établir à l'ouest des Khi-tan. » (Éditeur chinois.)

² Il y a dans le texte chinois 14 jours (*chih-sse*); mais ce doit être une erreur typographique; la suite du texte le démontre. L'édition de 1844 a la même faute.

³ « C'est la rivière *Kouo-rh-hoan* qui coule à l'est et va se réunir à la rivière *K'é-li* (*K'ara-gool*). Cette rivière passe à travers une gorge de montagne; c'est pourquoi on l'a nommée *Chih-hó* (la rivière ou fleuve de pierres). Dans les années *young-tching* (1723-1735) on eut la guerre avec les *Tchun-ho-rh* (Dzoungars). A cette époque, l'armée du *Héh-loung-kiang* (Saghalian-oula) se rendit sur les bords du *Kouo-ló-kouan* (alias *Kouo-rh-hoan*, l'Ork'on, en mongol, *Ork'oun-mouren*), où elle établit ses campements; puis elle franchit le mont *K'an* (*K'an-chân* ou *K'an-a'ola*) et ensuite elle traversa sur des bateaux la rivière *Tou-li* (*To'la*). En outre, elle franchit au nord-

nord-est (*toáng-pěh*); leur grand volume se termine au loin comme le bout d'un essieu. On entra dans le campement pour faire halte. Des chars étaient rangés sur la rive méridionale. Ces chars portaient une tente en forme de pavillon; en les examinant, on voit qu'ils sont faits pour imposer. Anciennement les grands *Chén-ya* (chefs des *Hioúng-nou*, les ancêtres des Turcs) n'en possédèrent jamais d'aussi richement décorés¹.

Le 9^e jour de la 7^e lune (29 juillet 1221) on se mit en marche, par le sud-ouest, avec l'envoyé officiel (de *Dchinghis-khân*). Au bout de cinq à six jours on aperçut des montagnes couvertes de neige. Au pied de ces montagnes on voyait çà et là des tombeaux. En outre, après deux ou trois journées de marche, on traversa l'ancienne ville fortifiée de *Hô'-tsi-siào*. Ensuite, après cinq ou six jours, on franchit au midi une chaîne de collines, et l'on suivit le versant d'une montagne qui était aussi au midi. On aperce-

¹ « Il est question ici de la « tente de campement » (*híng-koúng*, l'*ordou*) de *Ho-lin* (*Kara-korum*). Elle était située au nord de la rivière *Kouo'-rh-kouan* (alias *Kouo'-rh-hoan*, l'*Ork'on*; au midi du fleuve *Ssé-ling-kôh* (la *Sélinga*). Cette demeure était aussi placée entre les deux petites rivières *Ta-mi'-rh* (*Tamir*) et *Hôh-souï*. La rivière *Hôh-souï*, du temps des *Youen* (*Mongols*) était la rivière *'Hô-lin*. C'est de cette même rivière qu'était venu le nom de *'Ho-lin* (donné à *Kara-korum*). Aujourd'hui on la nomme la rivière *Hou-i-nou*. » (Éditeur chinois.) — On peut voir sur *Ho-lin*, ou *Kara-korum*, siège des premiers *Khans* mongols, mon *Introduction au Livre de Marco Polo* (p. xxxvii) et le Livre même (p. 171-173, notes). C'est précisément à l'endroit désigné par le commentateur chinois que j'ai placé, d'après d'autres autorités également chinoises, le campement célèbre de *Kara-korum* des premiers souverains mongols.

vait de la neige à son sommet. Le versant oriental de cette région borde le cours de la rivière Louï-kiüh¹.

Après avoir passé sept mois et vingt-cinq jours à parcourir cinq mille *li*, on arriva au nord de la montagne A-poüh-kan. L'intendant de la ville de Tchín-hai vint nous faire sa visite de bienvenue².

A la 8^e lune (août-septembre 1221) on marcha à l'ouest de la haute montagne nommée *Pang*. Dans trois jours, en s'avançant par le sud-est, on eut franchi une autre grande montagne, après avoir traversé une grande gorge. On était au milieu de l'automne. On longea au nord-est le *Kin-chán* (Mont d'or). Cette montagne est très-élevée³; il y a des vallées profondes et des contre-forts en forme de terrasses. Les chariots ne pouvaient pas avancer. Trois fils de l'empereur (*t'ai-tseù*) firent marcher leur corps d'armée en avant, laquelle armée commença à obstruer la route. Les timons des chariots étaient comme suspendus en l'air; les balles (ballots de bagages) roulaient en bas. En somme, pendant quatre étapes, on traversa cinq chaînes de montagnes. Et

¹ L'un des noms du Kéroulun.

² « La montagne A-poüh-kan est au nord-est du *Kin-chán* (Mont d'or). C'est aujourd'hui la montagne A-tsi-rh-kan. Dans « l'histoire de Tchín-hai » (*Tchín-hai-tchouán*) il est dit que, dans le campement militaire de T'ai-tsou (Debinghis-Kháan) à A-loüh-kouán, était située la ville fortifiée de Tchín-hai. A-loüh-kouán n'est qu'une altération d'A-poüh-kan. » (Éditeur chinois.)

³ C'est la chaîne des monts *Altai*, *Altai-a'ola*, à laquelle les Chinois donnent 2,000 *li* d'étendue, et dont les cimes, qui se perdent dans les nuages, sont couvertes de neiges perpétuelles.

au midi en apparut une autre qui domine une rivière (*lín-hó*)¹.

On traversa cette rivière et on se dirigea au midi; puis, après avoir fait soixante et dix *li*, on franchit la montagne *Sào-tóung* (du petit garçon), et ensuite un territoire imprégné de sel, d'une étendue de trente *li*. Le messager ou envoyé de l'empereur (*Sioüen-ssé*), dans une conversation qu'il eut avec le commandant de Tchín-haï (des territoires situés dans ces régions sablonneuses), dit que ce territoire était extrêmement difficile à traverser. D'abord, pour arriver au lieu dit *Pèh-kòh* (des blancs ossements), on marche pendant deux cents *li*. On pénètre dans le nord des steppes sablonneux (*chá-tó*), où il y a excessivement d'herbes aquatiques;

¹ « La montagne *Pang-ta* (*Pang-tá-chán*), c'est celle qui est aujourd'hui nommée *Pang-ho-'rh-t'ai*, à l'est de laquelle est le *Tá kán* (grande région desséchée); car, en dirigeant sa marche par le sud-ouest, on doit prendre la route qui mène à la ville de *Ko-pou-to* (*Kopto* ou *Gobdo*) d'aujourd'hui, qui se trouve encore au sud-ouest. Or, la rivière de *Ko-pou-to* rejoint celle de *Ke-'rh-tchi-sse* qui prend sa source dans les flancs de la montagne *A-'rh-t'ai* (*Egh-tagh*). C'est pourquoi il est dit (dans le texte) que « l'on traversa une grande gorge, et qu'on longea, au nord-est, le Mont d'or; qu'au midi en apparut une autre qui domine une rivière. » Ce doit être la rivière *Ouloung-kou* (*Ouroungou*). *Liéou-yéou*, dans son *Sí-ssé-ki*, « Relation d'une mission dans les pays de l'ouest (de l'Asie) », l'appelle la rivière *Loung-ko*. » (Éditeur chinois.) — Cette Relation de *Liéou-yéou* a été traduite et publiée dans mon *Introduction au Livre de Marco Polo* (p. cxxxiii et suiv.). Il y est dit, par le commentateur (p. cxxxiv, notes) que cette rivière coule à 500 *li* au sud-ouest de *Ko-pou-to* ou *Kobdo*. Cette ville de garnison est située par 48° de latitude nord et 88° de longitude, selon les cartes chinoises. Ses habitants sont principalement des *Tourgouts* et des *Khalkas*.

et, pour changer, on fait plus de cent *li* au milieu des steppes, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Alors on atteint la ville fortifiée des *Hoëi-k'éh*¹ (Ouïgours). Ce que l'on nomme le « territoire des blancs ossements » (*pěh-kö-tién*), c'était anciennement un « champ de bataille » (*chén-tcháng*). Des armées, harassées de fatigue, arrivaient là; sur cent, pas un seul homme ne s'en retournait (*pěh woú ĩ houán*)! Un jour, la tribu des Naïmân y éprouva une grande dérouté.

La fin du jour si désirée étant survenue et la nuit s'étant faite, on traversa une moitié seulement de ces steppes marécageux. Le lendemain on atteignit la plage des herbes aquatiques. Seulement, pendant la nuit noire, les *Li-mi* (Lamies? lutins, spectres, fantômes) sont les maîtres honorés et redoutés de ces lieux. On dit que l'on devait arroser de sang la tête des chevaux pour écarter ces mauvais génies. Les troupes se mirent à rire (à cette recommandation) et ne répondirent pas².

¹ C'était la ville de *بیش بالیق* *Bich-bálik* (« cinq villes ») en turk oriental ouïgour), aujourd'hui appelée dans la même langue *اورومچی* *Oouroumji* (en chinois, *Ou-loü-moü-tsi*); ville de la Dzoungarie, située au nord de la grande chaîne des « Monts Célestes », à l'ouest du lac Barkoul, par 43° 45' de latitude et 88° 40' de longitude. Du temps des Mongols, cette ville fut nommée *Pé-king*, « la Cour du nord », parce que c'était là que résidait le gouverneur général militaire de tous ces pays couquis. (Voir le *Sí-yüeh-t'ouang-wén-tchi*, k. 1, f° 6.)

² *Siu-soung* a dit : « Le Mont d'Or (*Kin-chán*) se rattache au nord-est à l'ancienne ville forte de *Ou-loü-moü-tsi* (Ouroumtsi); du nord au sud, il se relie à la route postale des Nouvelles frontières, qui passe par la ville de *Ko-pou-to* (Kopto) d'aujourd'hui. Au midi,

On continua les jours suivants à passer les steppes (*châ-tô*). Au midi on apercevait les limites du ciel qui étaient comme des nuages argentés; on doutait que ce fût le *Yin-chân* (la chaîne des « Monts Célestes. »). Le 27^e jour de la 8^e lune (le 15 de septembre 1221), on franchit le *Yin-chân*; des *Hoëi-kéh* (Ouïg'ours) vinrent au-devant de nous pour nous recevoir. Arrivé au nord d'une petite ville forte, on nous prévint en disant : « En avant de cette montagne *Yin-chân*, à trois cents *li*, est *Hô-tchéou* ¹. » On continua les jours suivants à marcher à l'ouest de Youen-tchéou. Les céréales commençaient à mûrir. A l'ouest se trouvait la grande ville forte de *Pisse-mà* (Bichbalik). Le roi des *Hoëi-kéh* (Ouïg'ours) et la population nombreuse de la tribu nous engagèrent à boire du vin de raisin. On nous en offrait aussi des grappes mûres. On nous dit : « Ce pays, à l'époque de la grande dynastie des Thàng, était le département de Touan-tchéou du nord. La 3^e année

il s'appuie sur les anciennes villes de Kouo-lun-pou-tchi-li-k'é-tai, de Sou-kie-tai, de Kô-fâh-tai, lesquelles ne sont plus que des vestiges historiques de ces sables mouvants, comme si c'étaient réellement des « champs ou territoires de blancs ossements » (*tsiëh pëh kôh tiën yè*)! (Édit. chin.) — Marc Pol rapporte aussi la même légende des esprits qui hantent le désert de Lob, dans la région même dont il est ici question. (Voir mon édition, p. 150.)

¹ Chef-lieu de « l'Arrondissement de la Paix » que l'on écrivait autrefois *Hô-tchéou* (Arrondissement du Feu), à cause du reflet brûlant des sables de cette partie du désert de Gobi. C'est aujourd'hui le district de *Tou-l'-fan* (Tourfan), où se trouve le lac de Barkoul, et l'ancien pays des Ouïg'ours. La ville chef-lieu est située sur les confins du Grand Désert, au midi des Monts Célestes, par 42° 40' de latitude et 88° 28' de longitude.

king-loung (du dragon resplendissant, en 709), Yang Koung-ho était le commandant de ce grand gouvernement militaire. Il y avait ici le « Temple occidental de l'ascension du dragon » (*loung-hing-si-ssé*). Deux pierres gravées rappellent ses mérites¹. A l'est de ce temple, à quelques centaines de *li*, il y a la ville chef-lieu de département de *Si-king*. A l'ouest de cette dernière ville, à deux cents *li* de distance, est la ville chef-lieu de canton de *Lun-tai*. Là était la limite territoriale de la puissance des Thàng. Çà et là on trouve encore des traces glorieuses de leur domination². »

¹ On trouve dans le *Si yǔh chòu táo kí* « Description des routes et rivières de l'Asie centrale » (k. 3) plusieurs inscriptions qui rappellent les faits consignés ici et d'autres événements de l'histoire de la contrée. Cet ouvrage, en 4 volumes petit in-8°, avec cartes, publié en 1823, décrit très en détail les cours d'eau de cette partie de l'Asie appelée par les Chinois *Si-yǔh* (Régions occidentales), en classant ces cours d'eau par grands bassins.


² « Cette montagne nommée *Yin-chán* n'est pas la montagne du même nom entourée par une rivière; c'est le *T'iên-chán* (la montagne Céleste). Les trois pics du *Po-k'z-ta* (Bogda-a'ola) sont éloignés de l'ancienne ville forte. En se dirigeant au nord après quelques jours de marche, on les aperçoit. C'est pourquoi, dans les vers de Tchang-tchún, il est dit : « Les trois pics s'élèvent ensemble, en perçant les nuages condensés par le froid de l'hiver. »

« En avant de cette montagne *Yin-chán*, à trois cents *li* est *Hò-tchéou*. On l'appelle *T'iên-chán* chez les Tou'rh-fan méridionaux; c'est le territoire de l'ancien *Hò-tchéou* (Arrondissement du Feu). C'est une faute d'écrire ce nom *Hò-tchéou* (Arrondissement de la Paix). Le chef-lieu du gouvernement général de la cour du nord, des Thàng, était situé au nord de *Tsi-moù-sǎh* d'aujourd'hui. — *Touan-tchéou*: *touan* est un nom contracté pour *toù-hou*, compris dans la dénomination de « Gouvernement général: *ta toù hóu foï*. — *Lun-l'ai-hén* (ville cant. de *Lun-tai*) était situé de cinquante à soixante

Le 7^e jour de la 9^e lune (24 septembre 1221), on marcha à l'ouest. On demanda, à plusieurs reprises, combien il y avait encore de relais de postes pour arriver au terme du voyage. Tous ceux qui furent interrogés répondirent qu'en se dirigeant constamment par le sud-ouest on avait encore à faire dix mille *li* et plus. Alors on séjourna quatre jours à l'est de *Lan-tai* (la « Tour de la roue » de la Loi de Bouddha). En outre, on traversa une ville forte. Après avoir encore marché pendant neuf jours on arriva à la ville fortifiée de *Tchang-pa-là* (Bichbalik) des *Hoëi-k'éh* (Ouïgours). Leur roi *Wéi-ou-rh* (Ouïgour) et le commandant des places du désert (*tchin-hai*) étaient vieux. Une foule de peuple de cette tribu vint de loin à notre rencontre pour nous recevoir ¹.

li à l'ouest de *Feou-kang-hien* d'aujourd'hui. La sous-préfecture (*hien-tchi*) était située sur le versant de la montagne *Po-k'e-ta* (Bogda); c'est pourquoi on apercevait au midi la montagne *Yin-chân*.

« Dans la rédaction de *Tching Toüng-wên* (l'interprète), on lit *Pi-sse*, pour *Pi-chi*. Dans *Ngéou-yang* (l'auteur de l'Histoire officielle des Thang), on lit que la « Cour du nord » (*P'eh-t'ing*), de cette dynastie, est aujourd'hui *Pi-chi-pä-li* (Bichbalik). Alors, à l'époque des Youen (Mongols), *Pi-chi-pä-li* était exactement situé où il est encore aujourd'hui. » (Édit. chin.)

Le *Si-yü-t'oung-wên-tchi* (k. 4, fol. 6 v^o) dit que les mots  *Bogdo aola* sont en langue dzoungare ou oëlet. *Boydo* est un mot qui signifie « saint et divin, » et *aola* « montagne; » comme si l'on disait une « sainte » ou « divine montagne. » C'était là, sous les *Wei* (222-264) et sous les *Souï* (581-617), que résidaient les *Han kân* ou *Kaghân*, etc.

¹ « Youan remarque que les *Wei-ou-rh* ne sont que la transcription phonétique modifiée de *Hoëi-k'éh*. Au commencement du règne des Youen (Mongols), le territoire des *Wei-ou-rh* touchait à l'ouest

En continuant de marcher pendant plusieurs jours, on se trouva à l'ouest de toute la chaîne des *Yin-chân* (Monts Célestes); on avait fait dix étapes. Ensuite on traversa l'arène sablonneuse (*châ-tchâng*), qui nous apparut alors comme dans un demi-jour: c'était le « Champ des blancs ossements » (*pěh-kôh-tién*). Là le grand courant de sables se divise et coule en formant deux fleuves. Au midi se présentait, comme bordure, le versant boisé du *Yin-chân* (Monts Célestes). Le désert de sable était franchi. Après cinq jours de marche, on fit halte au nord du *Yin-chân*. Le lendemain matin de très-bonne heure,

à *Ili*; à l'est il pénétrait dans celui de 'Ha-mi. C'est pourquoi les *Weï-ou-rh* avaient alors acquis une puissance étendue. *Tching T'oung wên* (dans sa rédaction) parle de la ville fortifiée de *Tchang-pa-lä*; c'est la même qui, dans l'*Histoire des Youen* (Mongols), au « Catalogue des territoires annexés du nord-ouest, » est nommée *Tchang-pa-li*. Dans la Relation rare et digne de foi de *Yé-liu* (*Yé-liu-tsou-t'sai*; voir, sur ce célèbre personnage, mon *Introduction* citée, p. CXXI, notes) il est dit que, « après avoir traversé le *T'ien-chân*, ils arrivèrent au chef-lieu du gouvernement du nord. La 2^e année, ils parvinrent à la ville forte de *Tchang-pa-li*. En été ils franchirent la rivière *Ma-na-sse*. » Alors *Tchang-pa-li* était à l'est de la rivière *Ma-na-sse* actuelle. » (Édit. chin.)

Cette rivière a son embouchure dans le lac *Manass* (*Manass gool*), province d'*I-li*. (*Si-yüh-t'oung-wên-tchi*, k. 5, f^o 7 v^o.) Latitude, 45° o. long. 84° 58' 30".

La ville de *Tchang-pa-li*; ce nom signifie la ville, en ouïgour: *باليق baligh*, et en turc oriental: *باليق bälük*, mot qui signifie « une ville fortifiée; » et *Tch'ang* est un mot chinois qui signifie « lumière du soleil » et, au figuré: « florissant, puissant. » C'était la dernière syllabe de l'ancien nom chinois des Ouïgours, qui étaient nommés *Káo-tchâng*; *káo* signifiant aussi, au propre, « haut et puissant; » *Tch'ang-pa-li* signifie donc en réalité la « ville des anciens Ouïgours. »

on se mit en marche dans la direction du midi. On suivit une grande levée de terre dans une longueur de soixante et dix à quatre-vingts *li*. On continua de marcher ainsi par le sud-ouest pendant vingt *li*. Tout à coup se présenta un grand lac qui avait bien deux cents *li* de circonférence. Des pics élevés dans lesquels le tonnerre retentissait l'entouraient comme d'une ceinture, et projetaient leur ombre dans son sein. L'armée lui donna le nom de *T'ïên-chí* (Lac du Ciel) ¹.

¹ « *Sin-soung* dit (sur ce passage) : « L'arène de sables en question s'étend depuis la ville forte de *Tsing-hó* (fleuve brillant comme du cristal) jusqu'à *T'o-k'èh-tó*. Les sables accumulés forment comme de véritables montagnes. A l'est ils constituent bien une rangée de monticules de onze cents *li* d'étendue. C'est pourquoi on dit que, pour les traverser, il faut faire plus de dix étapes. Dans leur intérieur, on doit traverser plusieurs petits cours d'eau. Ces cours d'eau ne sont pas mentionnés dans le texte. En été, la neige qui se fond produit comme une nappe d'eau; en hiver, cette nappe d'eau s'est comme desséchée. Cet état de choses dure pendant neuf mois et au delà. C'est pourquoi on ignore qu'il y a de l'eau.

« De *T'o-k'èh-tó* jusqu'au *Tsing-hó*, on voyage par les montagnes pendant cinq cents *li*, et on arrive sur le bord oriental du lac *Sai-li-moü* (*Sairim*). Ce lac a plus de cent *li* de circonférence (au lieu de deux cents); c'est là le *T'ïên-tch'è-hài* (la Mer-lac du ciel); dont il est question dans le texte. » (Édit. chin.)

Le lac *Sairim*, dont il est ici question, est figuré sur une grande carte chinoise récente (en 8 feuilles, de 2^m,50 de longueur), par 44° 30' de latitude et 79° 20' de longitude du méridien de Paris. Il est nommé *Tchakan Sairim noor* dans le *Sí-yáh toáng wéu tchi* (k. 5, f° 10). *Sairim*, y est-il dit, est un nom *Hoéi* (turc oriental) qui signifie « repos, contentement; » et on ajoute « que ceux qui se trouvent sur ses rives jouissent du repos et du contentement. » C'est ce qui lui a fait donner son nom. Le même dictionnaire, parlant du pays de *Sai-li-moü* (*Sairim*, k. 2, f° 23 v°), ajoute que, du temps des Han

Ce lac a son écoulement droit au midi. A droite et à gauche des pics de montagnes l'entourent. Une quantité de cours d'eau se déversent dans ce lac par les gorges des montagnes. Il y a des échancrures de six, sept à dix *li*. Deux des fils de l'Empereur (Dchinghis-khâan) se dirigèrent directement à l'ouest avec leur suite (leur corps d'armée). Dans les commencements, ils furent obligés de se frayer une route dans les veines ou anfractuosités des rochers, d'abattre les arbres, et de construire quarante-huit ponts en bois, des ponts sur lesquels on pût faire passer les chariots (les convois)¹.

Le lendemain on suivit le cours d'un grand fleuve qui coule de l'est à l'ouest; ensuite, ayant fait une journée de route, on arriva à la ville fortifiée de *A-li-ma* (Almaligh), où régnait le roi *Pou-sou-man*.

(202 av. à 220 après J. C.), c'était un territoire du royaume de *Kouei tseu* (Bichbalik), etc.

¹ « Tous les cours d'eau que l'on rencontre en marchant au midi, dans une étendue de cinq mille *li* (sic, où-*l'sián-li*), pénètrent par les gorges de la montagne *Ta-le-ki* (au midi du lac). Un proverbe dit : « Le fruit de l'arbre suit le cours de l'eau qui l'entraîne. » Il explique ici que les cours d'eau se dirigent au midi. Dans les circonstances que le texte signale, les cours d'eau étaient très-enflés et très-rapides; on fut obligé de construire des ponts avec des poutres et des étaçons pour faire passer les chariots et les chevaux. Les gorges de la montagne avaient une étendue de soixante *li*. Aujourd'hui il existe encore quarante-deux ponts; par conséquent, il y en a (six) dont il ne reste que les fondations. » (Édit. chin.)

La montagne, ou plutôt les monts *Ta-le-ki* (*Talki*) s'étendent de l'est à l'ouest, au midi du lac *Saïrim*. C'est dans leurs gorges que les troupes des fils de Dchinghis-khâan furent obligées de se frayer des passages.

A la pointe du jour, les *Moung-kou Tá-tzse* s'empressèrent de venir au-devant de nous. On séjourna dans les « Jardins des fruits de l'Occident. » Les gens du pays appellent ces fruits *A-li-ma*; c'est pourquoi on a donné ce nom à la ville ¹.

Ensuite, après avoir marché à l'ouest pendant quatre jours, on arriva au fleuve *Tá-tzse-sze* (*Teh-ke-sze*). Les gens du pays appellent ce fleuve *Wei-mou-lien*. Ses eaux puissantes sont larges et profondes. Elles coulent de l'est en s'ouvrant un passage par le nord-ouest. Elles ont rompu les flancs du *Yin-chán* (Monts Célestes). Au midi du fleuve se représentent de nouveau les « Montagnes Neigeuses » (*Siouh-chán*). Le 2^e jour de la 10^e lune (19 octobre 1221), on monta sur des bateaux pour traverser ce fleuve. En descendant au midi on arriva à une haute montagne, au nord de laquelle est située une petite ville fortifiée ².


¹ « Le grand fleuve qui coule de l'est à l'ouest (*toúng-si*), c'est aujourd'hui le fleuve *A-li-ma-fou*. *A-li-ma*, dans l'Histoire des Youen (Mongols), est écrit *A-li-ma-li*; c'est la ville fortifiée de *I-li*. Dans la même Histoire officielle on trouve encore ce nom écrit *Ye-mi-li*; c'est la même ville qui est ainsi désignée. Les écrivains de la dynastie actuelle (des Thsing) la nomment *I-li*, d'après l'Histoire officielle des Thang, qui lui avait donné ce nom à cause du fleuve *I-lih*. On peut supposer, par conséquent, que *Ye-mi-li* en est aussi une prononciation altérée. » (Éd. chin.)

Sur la grande carte chinoise citée précédemment, le fleuve *A-li-ma*, aujourd'hui *I-li*, est placé au midi du lac Saïrim; et la ville fortifiée d'*I-li* est figurée sur les bords de ce fleuve sous son nom actuel de *Hoei-youen tching* (la ville fortifiée de *Hoei-youen*). C'est le chef-lieu du gouvernement chinois d'*I-li*, qui y entretient une garnison. Lat. 43° 46'; long. 80° 10'.

² « Le fleuve dont il est question dans le texte est aujourd'hui le

Après avoir marché à l'ouest pendant cinq jours, l'Envoyé impérial, Liéou Tchoung-lou¹, vint annoncer que le voyage n'était pas encore arrivé à son terme, mais que l'on n'avait plus que peu de chemin à faire; un courrier alla en avant pour nous annoncer, et le chef supérieur civil de Tchih-hài nous suivit (*toäh Tchih-hài Koäng tsoüng*).

fleuve I-li. Ses eaux coulent à l'ouest. En marchant à l'ouest pendant quatre jours, on pourrait calculer la longueur de son cours. Ceux qui veulent le traverser doivent aujourd'hui se rendre à *Tsaï-lin* (Sairim) pour le passer. — En descendant au midi, on arrive à une haute montagne. On peut supposer que c'est aujourd'hui la montagne nommée *Youen-pi-tchou*. » (Édit. chin.)

La grande carte chinoise en 8 feuilles, déjà citée, figure un fleuve qui prend sa source à 2° 30' à l'ouest d'I-li, par 42° 30' de latitude, et qui va rejoindre le fleuve I-li, à l'est, à 0,40' de longitude au delà de la ville de ce nom. Il est nommé *Têh-k'êh-sze*. C'est assurément celui qui est appelé dans le texte *T'a-t'sze-sz*, par une simple différence de prononciation. Ce fleuve prend sa source dans une chaîne de montagnes courant du sud au nord et qui est nommée sur la carte *Kan-teng-k'êh-li-chân*, la montagne *K'an-teng-k'êh-li* (en mongol *Kân-tengri-a'olu* « la montagne du céleste K'an). » Le « Dictionnaire géographique et historique en six langues » (*Sf-yâh-t'oung-wên-tchi*) publié à Pé-king en 1766, par ordre de l'empereur Khien-loung (8 volumes in-8°), écrit ainsi le nom de ce fleuve en mongol :  *Tegese-gool*. Il y est dit (k. 5, f° 22) que le nom de *teg'e* est oëlet ou dzoungar, et signifie « mouton de montagnes désertes : » le mot *se*, « nombreux, » et qu'il s'engraisse beaucoup de ces moutons sur les bords du fleuve.

¹ C'est-à-dire : Liéou, second en émoluments. Ce personnage, qui paraît ici pour la première fois, et sur lequel nos commentateurs chinois ne donnent aucune explication, était vraisemblablement le père de *Liéou Yéou* (le nom de famille *Yéou* étant le même) qui fut nommé par Mangou-k'an comme commissaire civil pour accompagner Houlagou dans son expédition en Perse. Ce Liéou Yéou rédigea la *Relation de cette expédition*, traduite et publiée dans mon *Introduction* citée, p. cxxxiii et sq.

à la tête d'un nombre considérable de ces derniers, s'élevant à plusieurs milliers, et s'en alla dans le nord-ouest. Ils mirent dix ans et plus à accomplir leur émigration. Alors ils arrivèrent dans ce territoire. S'étant familiarisés avec les mœurs et coutumes des habitants de ce pays, avec le climat, ils trouvèrent que ce dernier ne ressemblait point à celui des régions sablonneuses du nord. Le territoire est uni, et on y cultive beaucoup de mûriers; les produits de la terre y ressemblent à ceux du royaume du Milieu (la Chine). Seulement, les étés et les automnes sont sans pluie. Toutes les choses nécessaires à la vie y sont produites en abondance. A droite sont des montagnes, à gauche des vallées et des rivières, et cela dans une étendue de dix mille *li*. On rapporte que ce royaume dure depuis plusieurs centaines d'années. Les Naï-mân, ayant perdu leur royaume, se réfugièrent chez le Ta-chih. Ssé-mà-héou-tchin (le chef) s'empara de son territoire. Il continua de le posséder jusqu'à ce que le Souan-tan (le Sultan de Kharizm), qui était à l'occident, vint l'en dépouiller. Les armées impériales (*fiên-ping*, litt. « les armées célestes, » celles de Dchinghiskhân) étant arrivées, les Naï-mân furent poursuivis et anéantis. Le Souan-tan lui-même fut défait ¹.

¹ « Youan (le rédacteur du *Hai-koë-t'ou-tchi*, et l'éditeur de notre Relation) remarque ce qui suit. Dans une Relation précédente (celle de Liéou Yéou, que j'ai aussi traduite et publiée dans mon *Introduction au Livre de Marco Polo*, p. cxxxiii-cl), il est dit que « en marchant par le sud-ouest on arrive à la ville fortifiée de *Tsin-ssekan* (Samarkande), située à dix mille *li* au delà de la capitale des

Le 18^e jour (4 novembre 1221), on longea une montagne en se dirigeant à l'occident. Après sept à huit jours de marche, la montagne disparut tout à coup au midi. Une ville bâtie en pierres dut être traversée; ces pierres étaient de couleur absolument rouge. On y trouve les anciens vestiges d'un cam-

Khi-tan, qui occupaient le beau pays des *Hoéi-k'eh* (Ouig'ours), lequel avait passé par sept souverains. C'est celui dont il est question dans le texte. Liéou Tchoung-lou (ce serait alors la même personne que Liéou Yéou) dit que les Nāi-mān reçurent une proclamation qui leur prescrivait de lever des troupes; c'est aussi conforme à ce qui est dit ici. Ta-chih Lin-ya était de la famille des souverains Liao (qui régnèrent au nord de la Chine, de l'année 916 à l'année 1121). A la chute de ces derniers, il suivit une foule nombreuse d'individus qui émigrèrent en Occident. A dix mille li du passage occidental nommé *Wén-kouan*, il fonda un royaume dans le pays de l'Occident (de l'Asie). C'est celui des *Sî-Liao* (les *Liao* occidentaux qui durèrent de 1125 à 1168). Ye-liu Ta-chih prit, pour nom de règne, *t'eh-toung* (ancêtre, ou fondateur de dynastie vertueux). Il le changea ensuite en ceux de *yan-king*, pendant deux années; de *kang-koué* pendant dix années. Son fils, I-lih-li, prit pour nom d'années de règne celui de *jin-toung* (l'ancêtre bienfaisant). Il était encore très-jeune. La reine mère, qui se nommait *Siao*, de son nom de famille, avait pris en mains tous les pouvoirs de l'État, et le gouverna sept années, qui furent nommées *kai-youen* et *hien-t'ing*; et en y comprenant les années de régence *kai-youen* et *tchao-hing*, le nombre est de treize années. Après la mort de son fils, une jeune fille de la famille de Ye-liu gouverna le royaume. La 14^e année *tsoung-fou*, son fils Tchi-lou-kou, monté sur le trône, changea cette dénomination de règne en celle de 1^{re} année *t'ien-hi* (joie céleste); ce qui fait un total de trente-quatre années (pour la durée de cet État).

« T'ai-tsou des Youen (Dchinghis-khâan) ayant détruit les Nāi-mān et fait prisonnier leur roi Ta-yang-kan dans une bataille, le fils de celui-ci se réfugia chez les *Khi-tan* qui s'étaient enfuis à l'occident. *Loung-tchi-t'ien-hi* (*Loung-tchi* « la joie du ciel), homme vénérable, était *Tai-chang-hoang* (chef suprême de l'État). Le Nāi-mān s'empara violemment de son royaume qu'il gouverna en maître.

vement militaire qui sert d'étape à la cavalerie. A l'ouest il y a un grand tombeau qui ressemble aux étoiles de la constellation du Boisseau réunies¹.

pendant plus de dix ans. T'ai-tsou des Youen, ayant porté la guerre en Occident, le détruisit complètement.

« Pour la suite des événements qui concernent cet État, on peut voir l'*Histoire des Liao*, section *T'iên-tso-ki*, vers la fin. On peut voir aussi le *Khi-tan kouë-tchi* (Description historique du royaume des *Khi-tan*), à la 70^e année de la fondation de ce royaume, qui a eu trois générations de souverains et deux reines. Ils formaient un État éloigné, séparé par les monts Tsoung-ling; c'est pourquoi tous les historiens n'ont point parlé de ce beau pays situé sur les frontières occidentales de celui d'I-li, parce qu'ils n'ont jamais franchi le Tsoung-ling. A l'époque en question la tribu des Naï-mân s'empara de son territoire situé à l'est du Tsoûng-ling; et le Souan-tan du Yin-tou (le Sultan de l'Inde du nord-ouest) s'empara de son territoire situé à l'ouest du Tsoûng-ling. Cet État fut ainsi partagé et forma deux royaumes. La ville fortifiée de *Tsin-sse-kan* (Samar-kande), qui en faisait partie, fut aussi prise alors par le Souan-tan du Yin-tou. Depuis très-longtemps cette ville était comprise dans le territoire des *Si Khi-tan* (les Khitan occidentaux). » (Éditeur chinois.)

On nous pardonnera d'avoir traduit intégralement (comme d'ailleurs toutes les autres) cette longue note de l'éditeur chinois, parce qu'elle a un grand intérêt historique et qu'elle nous paraît résumer parfaitement les faits qui concernent des États de l'Asie centrale à peine connus de nom, et qui cependant ont joué un certain rôle dans l'histoire. On peut comparer ce qui en est dit dans un autre document publié dans notre *Introduction au Livre de Marco Polo*, p. cxx.

¹ « De nos jours [la ville en question] est située sur la rive méridionale d'un bassin d'eau qui sert d'abordage, et que l'on nomme *Mon-eulh-t'ou*; le territoire s'appelle *Tô-kou-houng-tchoung*. Après avoir passé le fleuve *I-li* (*Te-k'e-sse*, comme se nomme le fleuve I-li, à sa partie supérieure qui prend sa source dans les monts Kan Tengri, par 42° 30' de latitude et 29° 30' de longitude ouest de Péking, et coule au nord-est); après avoir traversé le fleuve *I-li* (*Te-kesse*), disons-nous, en se dirigeant au midi, c'est la première station

Au sud-ouest du fleuve on fait plus de deux cents li sans trouver absolument ni eau, ni herbe. Ensuite au midi on aperçoit de hautes montagnes couvertes de neige ; mais, à l'ouest, les contre-forts de

ayant exploré tout le cours du fleuve, trouva qu'il prenait sa source au pied d'une montagne située au midi de *Yhü-tian* (K'otan). Ce fleuve coulait au nord et se réunissait aux rivières qui sortaient du *Tsoûng-ling*. A l'est était le *Pouh-tchang haï*, « la mer abondante en roseaux » (aujourd'hui le lac Lob). »

On lit aussi dans le *Choü-King tchou* (le Livre canonique des Eaux, très-ancien, avec Commentaires, en 20 vol.) : « La source méridionale conduit à une montagne qui est située au midi de *Yüh-tian* (Khotan) ; on l'appelle vulgairement : *Kiéou-mô tchi* (le lieu, la place de *Kiéou-mô*). De cet endroit (la source ou rivière en question) coule au nord et s'en va jusqu'à l'ouest du royaume de *Yhü-tian*. De plus, en coulant par le nord-ouest, elle va rejoindre le fleuve (le *Tarim gaol*, qui va se perdre à l'est dans le lac Lob). »

« On remarque, disent les modernes auteurs chinois du Dictionnaire cité, que la rivière *Höh-tian* va se confondre au nord avec le fleuve *Yé-rh-kiang* (de Yerkiang) pour couler à l'est ; cela s'accorde parfaitement avec la description de son cours au nord, pour se joindre aux rivières sorties du *Tsoûng-ling*, qui en a été donnée anciennement. » — Ces citations sont une preuve bien remarquable des connaissances étendues que, dès avant notre ère, les Chinois possédaient déjà sur la géographie et l'hydrographie de pays si éloignés d'eux, et que l'on est si peu disposé, en Europe, à leur accorder. Mais ce qui étonnera plus encore que les connaissances en hydrographie du général *Tch'ang-k'ian*, l'envoyé de l'empereur *Wouti*, qui assista à la chute du royaume grec de la Bactriane, c'est la reconnaissance de l'une des sources de l'Indus (dans le mont même où la rivière de Khotan prenait la sienne), par l'ancien commentateur du *Choü-King*, qui dit que ce mont était appelé vulgairement *Kiéou-mô*. Or, ces mots sont la transcription exacte du mot sanskrit कुमार् *Koumâra*, qui est un des noms indiens de l'Indus ou सिन्धु *Sindhou* (Wilson), lequel effectivement (comme l'ont reconnu depuis peu les géographes européens, d'après les sources chinoises) a l'une de ses sources au delà des monts हिमालया : *Himalayâs* dans

K'itan (les Khitans occidentaux). Le commandant militaire en chef, *I-tsze*, du titre de *Koüe Koung*¹, accompagné de Mong-kou et de Hoeï-k'éh (Mongols et Ouïg'ours), vint à notre rencontre. On avait dressé de grandes tentes, car on savait l'arrivée du commissaire ou envoyé impérial Lieôu Koung². Les routes étaient obstruées d'une foule de monde qui venait à cet endroit, car, à mille *li* à la ronde, les bateaux et les ponts en bois avaient été détruits par les mécontents et les bandits du pays.

On passa l'hiver en cet endroit. Cette ville (de Samarkande) domine le bord du fleuve. L'été et l'automne y sont toujours sans pluie. Les habitants du pays ont ouvert deux canaux qui pénètrent dans la ville. Ces canaux se divisent pour circuler dans son enceinte et former des ruisseaux dans les rues³.

lazarte. Cette position avait déjà fait nommer ce territoire *Transsasiene* par les anciens géographes européens. C'est une *Mésopotamie*.

¹ Titre équivalent à celui de *baron de l'Empire*. Ce personnage avait succédé, dans ce commandement, à Tiemour, gendre de Dchinghis-khâan.

² Voir la note 1, p. 61. Si c'est le même personnage qui figure ici, il est qualifié différemment ; on lui donne un titre équivalent à celui de *duc*.

³ « Samarkande renferme de beaux marchés, des bains, des *khans*, de nombreuses habitations. On y voit des eaux courantes, fournies par une rivière sur les bords de laquelle est une digue qui s'élève à une grande hauteur. Dans plusieurs endroits et au milieu de la partie orientale se trouve une chaussée de pierre, sur laquelle l'eau coule depuis l'endroit nommé *Saffarin* jusqu'à ce qu'elle pénètre par la porte de la ville. Près de là est un immense fossé, dans lequel on a eu besoin d'établir une digue afin de faire refluer les eaux dans la ville. Ce canal, dont l'existence est fort ancienne, coule

Alors que l'heure de la déroute du *Souan-tan* (Sultan) n'était pas encore venue, il y avait dans la ville plus de cent mille familles. Mais aujourd'hui (en 1221-1222), il n'en reste pas une sur quatre. La plus grande moitié était composée de *Hoëi-k'éh* (Ouïg'ours); des *K'i-tan* (Khitans) et des *Hân* (Chinois)¹ formaient le restant de la population; ces derniers ont des filets de pêche qui ont plus de dix *tchâng* (30 mètres) de longueur. Le nouveau palais du Sultan n'avait pas encore été occupé (par ses nouveaux maîtres). Il y a des perroquets et des éléphants qui, tous, sont disséminés à plusieurs dizaines de *li* au sud-est, et sont des produits du Yin-tou².

au milieu des marchés, dans le lieu nommé *Ras-altak*, qui est un des grands quartiers de Samarkande. » (*Mesalek Alabsar. Notices et Extraits des Manuscrits*, par M. Ét. Quatremère, t. XIV, p. 253.)

¹ C'est un fait remarquable que cette colonie de Chinois à Samarkande. Au commencement du XIII^e siècle, il y en avait aussi dans plusieurs autres endroits de l'Asie centrale.

² « *Sih-mi-sse-kan*, dans l'Histoire officielle des Youen et dans le *Si-sse-ki* de Liéou Yéou (déjà cité), est écrit *Tsin-sse-kan*; c'est la ville fortifiée de Saï-ma-'rh-kan (Samarkande). Cette ville est aujourd'hui située dans l'intérieur des frontières du Ngao-kan (le Kan hautain de Samarkande et de Bokhâra); elle est aussi située au midi du fleuve *Na-lin* (Narin, le *Sir daria*, ancien Iaxarte). *Tchâng-tchûn* vint du nord devant cette ville, en traversant le fleuve *Hôh-tan*. Arrivé là, il passa encore un autre grand fleuve, et parvint à la ville fortifiée de *Sih-mi-sse-kan*, dont la situation est indiquée par un autre fleuve qui vient de l'est, et qui a son cours au nord pour entrer dans le fleuve *Na-lin*. De la « Cour du Nord » (*Pë-t'ing*, ou *Bichbaligh*, dans le Gouvernement d'I-li) on arrive à cette même ville. La plus grande partie de la route se fait en se dirigeant à l'ouest. Une fois que l'on a dépassé cette ville, alors la majeure partie du chemin se fait en se

Le Maître (*Tchâng-tchún*) prit occasion de son séjour (à Samarkande) pour demander des renseignements sur l'éclipse de soleil qui avait eu lieu le 1^{er} jour de la 5^e lune (de 1221). Les gens du pays dirent que cette éclipse était arrivée au milieu de l'heure *tchín* (7-9 heures du matin), et qu'elle était restée à 6 parties¹ (sur 10). Le Maître dit (c'est son disciple qui a écrit la *Relation*) : « Antérieurement, à l'époque où nous étions sur le bord du fleuve Louh-

dirigeant au midi. Le plus important (pour Dchinghis-khâan) était de porter la guerre à l'ouest, pour conquérir tout le pays; et c'était à ce territoire (où est située Samarkande) que tendaient tous ses efforts. C'est pourquoi on y fit séjourner l'armée; et la garde de cette place fut confiée à Ye-liu Thsou-t'sai (voir sur ce célèbre personnage l'*Introduction au Livre de Marco Polo*, citée, p. cx et cxxi); lequel commandement fut donné ensuite au gendre [de Dchinghis-khâan] *Tie-mou-hr* (Timour). Jusqu'à la dynastie des Ming, cette ville (Samarkande) fut le chef-lieu d'un grand royaume du *Si-yüeh* (de l'Asie occidentale).

« Youan (l'éditeur du texte) fait observer que, dans l'Histoire officielle des Youen (Mongols), Tai-tsou prit d'abord la ville forte de Tsin-sse-kan, et qu'ensuite il prit celle de Si-mi-sse-kan; c'est une erreur commise par le rédacteur de cette Histoire, qui a fait deux lieux d'un seul; c'est le même exprimé différemment. » (Édit. chin.)

中辰時食至六分止 *thoung tchín*

cht chih tchi, louh fên tchi. On pourrait aussi traduire ce passage : « l'éclipse arriva au milieu de l'heure *chín* (à la fin de la 7^e heure et au commencement de la 8^e du matin), et cessa après une durée de 6 minutes » (le 分 *fên* étant compté par les astronomes chinois

pour la 15^e partie du 刻 *kèh*, ou 1 minute; 8 *kèh*, de 15 minutes chacun, constituant la durée d'une heure chinoise de 120 minutes (le double des nôtres), et 96 *kèh* (ou quarts de nos heures) constituant 1 jour et 1 nuit).

kiüh¹, nous vîmes cette même éclipse à l'heure *woü*². Ensuite, étant arrivés par le sud-ouest au *Kin-chân* (Mont d'Or, ou Altaï), les habitants nous dirent que le temps de l'éclipse avait duré sept *fên* (7 minutes, ou que l'éclipse avait été de sept parties sur dix). Dans ces trois endroits, les parties éclipsées de l'astre, observées, n'ont pas été les mêmes. On peut en rendre raison par le calcul. Si l'on se trouve placé directement au-dessous de l'astre (*k'i hia*, c'est-à-dire dans l'axe qu'il forme avec le corps éclipsant), alors on le voit complètement éclipsé. Si l'on se trouve placé de côté (*tsái pâng tchè*), alors, à une distance de mille *li*³, la gran-

¹ Voir plus haut, p. 45.

² 午 刻 *woü k'eh*, de 11 heures avant à 1 heure après midi = 12^e heure et 1 heure européennes; mais comme cette heure *woü* était à son point *culminant* (*ting-voü*, v. p. 45), c'était à midi précis. Le Loüh-kiüh ou Kéroulun, là où il prend sa source dans les monts *Keng-t'eh*, est à 48° 33' de latitude, et à 106° 48' de longitude du méridien de Paris; Samarkande a été placé par Nassir-ed-din T'ousi à 40° 05' de latitude, et à 98° 20' de longitude des Iles Fortunées; par Ouloug-Beg, à 39° 37' de latitude, et à 99° 16' de longitude. Les géographes européens placent généralement cette ville à 39° 30' de latitude et à 66° 30' de longitude du méridien de Paris. La différence des longitudes serait de 40° 18', ce qui ne peut s'accorder astronomiquement avec la différence des heures de l'éclipse de soleil observée, à moins de supposer, ce qui est vraisemblable, que l'éclipse à Samarkande ait commencé dans la première moitié de l'heure *tchin* (entre 7 heures et 8 heures du matin, soit 7 heures 30 minutes), ou que *Tchâng-tchün* se soit trouvé alors moins éloigné de Samarkande d'environ dix degrés.

³ Environ quatre degrés, à 250 *li* au degré; mais le *li* du temps des Mongols n'ayant été que de 378 mètres, ce ne serait qu'environ trois degrés.

deur de la partie éclipsee de l'astre devient insensiblement et successivement moindre. Cette année (en 1222), nous sommes dans la 12^e lune intercalaire qui va finir.»

L'envoyé ou commissaire impérial, qui avait été à cheval en reconnaissance, revint et dit que les deux fils impériaux (deux des fils de Dchinghikhân) avaient expédié des troupes dans les diverses directions, lesquelles avaient détruit les partis de malfaiteurs du pays.

L'empereur s'était arrêté au sud-est des « Hautes montagnes neigeuses » (*tà siaēh chān*). Alors, en cette saison, la neige encombrait les passes (*mén*, « portes ») de ces montagnes, à plus de cent *li*. Son épaisseur ne permettait pas de continuer le voyage. En cette circonstance le maître (Tchâng-tchûn) fut prié de raconter le voyage que l'on venait de faire. Le maître composa à ce sujet les vers suivants :

Du mont *Yin-chān* (les Monts Célestes) nous avons fait à l'ouest cinq mille *li* ;

De *Ta-chih* nous avons passé à l'est par vingt stations de postes.

L'année *jin-wou* du cycle¹ au printemps, à la 3^e lune, A-li-sin vint du quartier général de l'armée à notre rencontre. Le Maître (*Tchâng-tchûn*) inter-

¹ L'année *jin-wou* du cycle correspond à la 17^e année du règne de Tai-tsou (1222), à la 15^e année *kiā-ting* de Ning-tsoung des Soung (1222), et à la 1^{re} année *youan-kouang* des Kin (1222).² (Éd. ch.)

rogea A-li pour savoir de lui combien il avait traversé de stations de postes. — Il répondit : « Le 1³ jour de la 1^{re} lune du printemps, je partis d'ici pour commencer mon excursion. Après avoir couru à cheval pendant trois jours, par le sud-est, je traversai la Porte de fer¹. Ensuite, le 5^e jour je passai un grand fleuve. Au commencement de la 2^e lune, je me dirigeai encore par le sud-est, et je franchis les « Hautes montagnes neigeuses » (*tá siuèh chán*). La neige y était entassée à une grande hauteur. Mon cheval se cabrait sous les coups de fouet que je lui appliquais; si j'avais voulu sonder l'épaisseur de la neige, je n'aurais pas pu atteindre à la moitié de sa profondeur. Celle à laquelle j'arrivais avec mon cheval en avançant était bien de cinq pieds. Ayant ainsi marché au midi pendant trois jours, j'arrivai au quartier général². »

Le 15^e jour de la 3^e lune (17 avril 1222), on se remit en route avec Liéou, le commissaire impérial. Quatre jours après, nous traversions la ville fortifiée de Kī-chih³. Nous fûmes avertis par une

¹ Ce ne sont pas les *Portae Caucasiae* ou *Sarmaticae* (*αι Σαρματικαι πύλαι*) des historiens et géographes anciens qui forment le détroit de Derbend, près de la mer Caspienne, mais un autre passage que les historiens persans nomment *نهور قهلقه* *Timour-kahlakah*, en transcrivant simplement deux mots mongols qui signifient *Porte de fer*, comme les mots chinois *Tih-mén*. La Porte ou les Portes de fer devraient donc être placées à trois journées de marche à cheval de la ville de Samarkande, en se dirigeant au sud-est.

² *Hing-koung*, l'*Ordou* du commandant en chef de l'armée qui était Dchinghis-khâan lui-même.

³ *كش Kech*, dans les *Tables* de Nassir-ed-din et d'Ouloug-Beg,

On marcha encore pendant quatre jours par le sud-est ; puis on résolut de suspendre l'expédition. On était au 5^e jour de la 4^e lune. On redoutait beau-

il dépasse les grandes « montagnes neigeuses ; » au nord, il a, pour défense, pour boulevard les Portes de fer (*tih-mén*). Au delà des « montagnes neigeuses » est le royaume de *Lan-pōh*, qui forme la limite du *Yin-tou* septentrional. » Tel est le passage.

« *T'ai-tsou* (*Dchinghis-khâan*) poursuivit son expédition militaire jusque dans le *Yin-tou* septentrional. Le *Souan-touan* (le Sultan de *Kharizm*) avait franchi au midi les « montagnes neigeuses, » et un de ses parents s'était avancé jusque dans le *Yin-tou* septentrional.

« *T'ai-tsou* fit alors faire volte-face à son armée ; ensuite il envoya derechef un général à sa poursuite jusque là où le fleuve *Yin-tou* (l'*Indus*) étend ses eaux appauvries (jusqu'à son embouchure, qui se divise, comme celle du Gange et celle du Nil, en une quantité de branches formant un delta). Le *Souan-touan* mourut en retournant (dans son royaume). Néanmoins l'armée mongole poursuivit sa marche jusque vers la frontière de l'Inde centrale.

« Le jour où *A-li-sin* s'était mis en route dans sa précédente expédition était juste le jour où *T'ai-tsou* avait envoyé (des troupes) à la poursuite du Sultan jusque dans l'Inde. C'est pourquoi il passa au midi des « montagnes neigeuses. » Il avait mis trois jours à les traverser. C'est alors que *Tchâng-tchûn* arrivait au terme de son voyage. Alors aussi l'Empereur revenait lui-même aux « montagnes neigeuses » pour fuir les chaleurs de l'été. C'est pour cela que *Tchâng-tchûn*, après avoir traversé les Portes de fer, voyagea encore pendant douze jours pour arriver aux « montagnes neigeuses, » où il s'arrêta.

« Le fleuve *A-mou*, qu'il traversa, est transcrit, dans l'Histoire officielle des *Youen*, *Ngan-pou* (ou *An-mou*), et aussi *A-mou*. Dans l'Histoire inédite de la même dynastie (*Youen pi ssé*), on a écrit aussi : fleuve *A-meï*. C'est le même que, dans les ouvrages bouddhistes, on trouve écrit *Hoeï-tseou* (*Oxus*). Il prend sa source au nord-ouest du grand « lac des Dragons, » des monts *Tsoung-ling*, et son cours prend son embouchure dans la Mer intérieure (*Li-hài* ; c'est la mer Caspienne qui est ainsi nommée). Ce fut après ces événements qu'on établit sur le fleuve *A-mou* (sur ses bords) le « Gouvernement général des *Youen* » (Mongols) comprenant le *Tsoung-ling* avec chacun des royaumes situés à l'ouest de cette chaîne de montagnes. Les

coup de voyager sur les routes par les chaleurs brûlantes et fiévreuses du *Yin-tou* (l'Afghanistan et la vallée de l'Indus). C'est pourquoi on prit le parti de revenir aux « Montagnes neigeuses » pour éviter la chaleur brûlante.

Le souverain (Dchinghis-khâan) fit consulter le sort (*poûh*), qui décida que l'on se remettrait en route le 15^e jour de la 4^e lune. On attendit cette époque fixée. On apprit ensuite que, dans les montagnes du territoire des Hoéi-k'éh (Ouïg'ours), il s'était montré des bandes de rebelles armés qu'il fallait disperser. Le souverain désira que des membres de sa famille allassent les combattre. C'est pourquoi on consulta de nouveau le sort, qui décida que la 10^e lune serait heureuse¹.

Le maître (*Tchâng-tchûn*) demanda à retourner à son ancienne résidence (dans son monastère Tao-sse de la province du Chên-toûng). Cette faveur lui fut gracieusement accordée (par Dchinghis-khâan), car il était monté plus de mille fois à cheval (*tsiân yû k'í*)² depuis qu'il s'était mis en route

Ta-siæh-chân, ou « grandes montagnes neigeuses » sont aujourd'hui les monts *Ho-lo-san-to* (c'est-à-dire du Khorassan); de l'est à l'ouest, ils s'étendent bien à mille li. » (Éd. chin.)

¹ On peut voir, dans le *Livre de Marco Polo* (p. 180 et note) que c'était l'habitude de Dchinghis-khâan et des autres souverains mongols de consulter le sort avant de livrer bataille. C'était aussi l'usage d'Alexandre le Grand, qui avait à sa suite des devins chaldéens, *Chaldaei vates*, qu'il consultait dans la plupart des résolutions qu'il avait à prendre.

² C'est-à-dire qu'il avait fait plus de mille journées de route à cheval.

pour venir où l'on se trouvait alors. En conséquence, on traversa une haute montagne, celle dans laquelle se trouvait la *Porte de pierres taillée dans les rochers*¹. On aperçut alors comme un rempart démolí, un mur démantelé. Il y avait la principale des pierres qui était placée en travers de la porte et formait antérieurement comme un pont au-dessus; cette pierre était alors renversée par terre où elle gisait délaissée. Cet endroit, qui est l'entrée de la porte ou passage couvert, avait été ainsi bouleversé récemment par les troupes. Le maître fit sur cette gorge de montagne, après l'avoir traversée, les vers suivants :

Au nord des eaux la Porte de fer présente encore un aspect formidable;

Au midi des eaux la Gorge de pierres a été changée en un lieu qui inspire la terreur².

¹ Cette porte était formée de rochers dans lesquels l'ouverture avait été taillée; c'est ce qui lui avait fait donner le nom de *Porte de pierres*. Elle ne doit pas être confondue avec la *Porte de fer*, percée également dans des rochers, mais dont la couleur ressemblait à celle du fer.

² « Youan remarque qu'au midi du fleuve *A-mou* et au nord des « montagnes neigeuses » (la chaîne des monts *Himálayás*) il faut placer entre eux un autre fleuve, le *Yin-tou* (l'*Indus* ou *Sindhou*). La gorge de pierres ou de rochers dont il est question dans le texte, c'est celle par où passe le cours supérieur du *Yin-tou* (l'*Indus*). Le fleuve *Yin-tou* se nomme aussi *Sin-théou* (*Sindhou*). Il est dit, dans la Relation de Fáh-Hien, le *Fo-koué-ki*, traduit par M. Abel Rémusat : « On franchit le *Tsoáng-líng* par le sud-ouest, et on marche pendant quinze jours. Cette route est difficile et dangereuse. Ce ne sont partout que des bords escarpés qui obstruent et entravent complètement la route. Ces montagnes ne sont formées que de rochers.

Les hommes qui étaient allés à l'ouest pour combattre (les révoltés) étaient de retour. Ils avaient fait beaucoup de butin en grains de corail. On eut la soumission du chef des rebelles, au moyen de deux lingots d'argent. On lui avait aussi acheté cinquante souches d'arbres (*tchôu*), hautes chacune d'un pied et plus¹.

Des escarpements (*pîh*) y sont établis (pour servir de défense et empêcher le passage) dans une étendue de mille *jin* (chacun de 8 pieds chinois = 2,664^m). Quand on regarde cette gorge d'en haut, la vue se trouble (*moÿh hionán*, on éprouve comme un vertige). En bas, il y a des eaux courantes que l'on nomme le fleuve *Sin-théou*. Autrefois, les anciens percèrent les rochers pour lui ouvrir une route de passage. Après s'être élevé lentement par des degrés, on passe le fleuve (*nîh hién huán kouo kô*). Les deux bords escarpés (du fleuve) sont distants l'un de l'autre de quatre-vingts pas (*pôu*). Quand on a passé le fleuve on arrive alors au royaume de *Ou-tchang* (Oujjana) qui est le *T'iên-tchu* (ou l'Inde) du nord. Les cours d'eau que l'on traverse se dirigent à l'ouest, où se trouve le royaume que l'on nomme *Ou-to*, qui est un royaume de l'Inde septentrionale (voisin du Cachemire).

« On remarque à ce sujet que le pays de *Ou-to*, du temps des Han (cent vingt ans avant notre ère), était le royaume de *Pa-ta-k'e-chân* (Badakchan d'aujourd'hui?). Le Hien-tou devait être situé à l'ouest, où se trouve le cours inférieur du fleuve; et ces « Gorges de rochers » dont il est question dans le texte sont alors sur le cours supérieur du même fleuve. » (Édit. chin.) = Le nom de *Ou-to* est vraisemblablement le pays des *Outoâlas* (les habitants du pays de *Outoû*), peuples énumérés, dans le *Vichnou^m Pourâna*, traduit par Wilson (*Peuples et contrées*, p. 191, éd. in-4°), avec les *Kâs'miras*, Kachmiriens, et autres peuples de la même région de l'Inde septentrionale. Il est remarquable que, l'année 400 de notre ère, un voyageur bouddhiste chinois ait ainsi reconnu le cours supérieur de l'Indus, au delà de la haute et longue chaîne des monts Himâlayâs, ou Himavat, l'ancien *Ἰμαον ὄρος* de Ptolémée.

¹ « Youan remarque que, dans le *Tchîh fâng 'âi ki* (Mémoires sur les régions étrangères), il est dit que, en voyageant à l'ouest des

Le 5° jour de la 5° lune (en juin 1222), on retourna à la ville fortifiée de Sih-mi-sse-kan (Samar-kande). Le 8° jour de la 8° lune (en septembre), on se mit de nouveau en route pour arriver au lieu où devait être le dernier terme du voyage. Le 12° jour on traversa la ville fortifiée de Kih-chih¹. Le lendemain on voyagea avec une escorte de plus de mille cavaliers. On pénétra dans l'intérieur des hautes montagnes par une route différente en dehors des Portes de fer. On traversa un torrent dont l'eau était rouge et montait jusqu'au genou. Il y avait là des pics escarpés d'une hauteur de plusieurs *li*. En tournant vers le sud-est on s'engagea dans une montagne, à la base de laquelle s'échappaient des sources d'eau salée. Une fois exposées au soleil, les eaux se transformaient en sel parfaitement blanc. En outre, dans la direction du sud-est les eaux se divisent pour couler à l'ouest du Tsoung-ling. A travers une de ses brèches on aperçoit un torrent élevé qui ressemble à un bloc de glace ; ce torrent est entièrement de sel.

Le 14° jour on arriva au pied du côté sud-ouest de la Porte de fer et l'on se prépara à se frayer une

monts *Tsoung-ling*, on trouve un royaume qui est nommé *Të-pëh-tëh* (Tibet), lequel ne se sert ni d'or, ni d'argent comme monnaie, mais bien de corail et de perles. Il y est dit aussi qu'à l'occident est la « mer rouge » (*hoâng-hài*) située à l'ouest de la « région céleste » (*T'ien-fâng*, l'Arabie) et dont les eaux sont toutes de couleur rouge. On raconte que le corail est rendu complètement rouge une fois exposé aux rayons du soleil. » (Éd. chin.)

¹ Voir les notes 3, p. 76, et 1, p. 77.

issue à travers la montagne. L'entrée de cette montagne est bordée de précipices et de rochers abrupts fort élevés. A droite sont des fragments de rochers tombés dans des précipices ; les eaux des torrents s'y engouffrent, et disparaissent à un *li* de distance. Au milieu de l'automne, ces torrents se précipitent dans le fleuve (*ti-hô-cháng*). La force de ce dernier peut alors être comparée à celle du *Hoáng-hô* (le fleuve Jaune en Chine); on monte sur des nacelles pour le traverser. En marchant par le sud-est, pendant 30 *li*, on ne rencontre plus de cours d'eau ¹.

Pendant la nuit on traversa la ville fortifiée de *Pan-li* (Balkh), qui est très-grande. Après avoir marché à l'est pendant quelques dizaines de *li*, on trouve une rivière que l'on peut traverser à cheval avec précaution ².

Le 22^e jour, on arriva au but du voyage, et on se rendit à l'audience (donnée par Dchinghis-khâan). L'homme professant la doctrine du Taó (*táo-jîn*, c'est-à-dire *Tcháng-tchún*) vit l'empereur. Il ne se prosterna point en fléchissant les genoux pour faire la salutation. Il entra dans la tente, le corps incliné, les mains jointes, et rien de plus. Le 27^e jour on se dirigea avec des chars et des chevaux vers le nord. Au commencement de la 9^e lune (en oc-

¹ « Youan fait observer qu'il est encore ici question du passage du fleuve *A-mou*. » (Édit. chin.)

² « Youan remarque qu'il est ici question du passage d'un affluent supérieur du fleuve *Yin-tou* (l'Indus). » — Cela est plus que douteux, toutes les rivières, à cette distance de Balkh, étant plutôt des affluents de l'Oxus que de l'Indus.

Observations finales. On ne peut mieux, selon nous, exprimer le devoir de la critique historique, que ne le fait, dans ses dernières réflexions, l'éditeur et commentateur chinois du document important, sous le rapport géographique et historique, dont je viens de donner la traduction intégrale. On peut voir aussi, dans la traduction également intégrale de tous les commentaires chinois qui accompagnent le texte de la Relation, à quel degré d'avancement les écrivains chinois sont parvenus, dans la connaissance de l'histoire et de la géographie de contrées que l'on pouvait supposer et que l'on suppose ordinairement être complètement ignorées d'eux. C'est cependant dans les ouvrages chinois que l'on a déjà puisé la plus grande partie des notions historiques et géographiques que l'Europe possède sur l'Asie centrale, et

récompenses à son armée (*pán ssé tché*). Mais, d'après l'Inscription laudative que Tseu-tching, qui vivait sur la fin de la dynastie des Soung, écrivit en l'honneur de (Yé-liü-) Tsou-tsaï, surnommé *Chin-tào* (au savoir divin), on n'y voit pas que l'armée de Tai-tsou ait franchi les « montagnes neigeuses; » qu'après s'y être reposée, elle se soit avancée sur le fleuve Yin-tou du nord, et qu'ensuite, par une marche rapide, elle ait atteint la mer en la suivant jusqu'à l'Inde orientale (*tchi toung Yin-tou*).

« Quant à la Porte de fer, (l'Empereur Dchinghis) la traversa réellement en se rendant au nord des « Montagnes neigeuses, » qui sont très-éloignées de l'Inde.

« Après un examen approfondi on peut constater, comme résultat, que *Tsou-tsaï* demeura dix ans dans le *St-yäh* (l'Asie occidentale); qu'il séjourna dans la ville fortifiée de *Tsin-sse-kan* (Samarkande); que l'on n'a aucune raison d'admettre qu'il ait été un des compagnons du voyage à la Porte de fer, ni que, de là, il se soit rendu dans l'Inde. Dans l'Inscription érigée en l'honneur de cet homme d'un si grand savoir (*Chin-tào*) on témoigne le désir de relever tous les mérites de *Thsou-tsaï*; c'est pourquoi on a éloigné, dans tout ce que l'auteur de l'Inscription a recueilli sur sa vie, les faits relatifs à l'Inde et à la Porte de fer. Celui qui ne sait pas être scrupuleux et sincère n'est pas un écrivain digne de ce nom (*poükh kôh*). » (Édit. chin.)

même sur l'extrême Asie ; notions que l'illustre voyageur vénitien Marco Polo avait le premier révélées à l'Europe dans son livre si véridique et si longtemps dédaigné. Mais les sources chinoises sont bien loin d'être épuisées ; elles n'ont été encore en quelque sorte qu'aperçues de loin. Elles seules peuvent donner des dates et des faits certains sur l'histoire asiatique des époques antérieures aux écrivains arabes et persans.

Je ne terminerai pas ces observations sans rappeler que, moins de trente ans après le voyage du religieux *Tao-sse* qu'on vient de lire, deux autres religieux européens, Du Plan Carpin et Rubruquis, dont nous avons aussi les relations, et le célèbre voyageur vénitien Marco Polo, qui les prime tous, suivirent à peu près la même route que Tchâng-tchûn, mais en sens contraire. On peut se figurer les difficultés et les périls de toutes sortes que ces derniers voyageurs durent éprouver pendant leur longue route en traversant ces contrées de l'Asie, alors presque complètement inconnues, entrecoupées de tant de hautes montagnes, de fleuves, de déserts sablonneux, et habitées par des populations peu civilisées, occupées à défendre leur indépendance contre les armées envahissantes des Mongols, qui dévastaient sur leur passage tout ce qui leur opposait de la résistance. Il est vrai que nos voyageurs européens eurent, comme le voyageur chinois, l'avantage d'être accompagnés, dans leur voyage de trois années, par des commissaires mongols qui les dirigèrent, veillèrent à leur sûreté, et leur aplanirent bien des difficultés. C'est une ressemblance de plus qu'ils eurent entre eux, et qui leur permit d'en revenir sains et saufs. La traduction de la relation presque contemporaine de Tchâng-tchûn peut être une utile introduction à la lecture de leur propre relation.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME IX, VI^e SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

	Pages.
De la traduction arabe de Dioscorides, et des traductions arabes en général. Études philosophiques pour faire suite à celles sur Ebn Beithâr. (M. L. LECLERC.).....	5
Relation du voyage de K'hiéou, surnommé Tchang-tch'un (Long printemps), à l'ouest de la Chine, au commencement du XIII ^e siècle de notre ère. (M. PAUTHIER.).....	39
Notice sur Orwa ben el Ward. (M. R. BOUCHER.).....	97
Extraits du livre intitulé : Solutions de passages de l'Écriture Sainte, écrites à la demande de Héthoum I ^{er} , roi d'Arménie, par le vardapet Vardan; traduits de l'arménien vulgaire sur le texte original. (M. Évariste PRUD'HOMME.)....	147
Le Mahâbhârata, poème épique de Krishna-Dwaipayana, traduit complètement pour la première fois du sanscrit en français. (M. HAUVETTE-BESNAULT.).....	205
Études bouddhiques. Sûtra des quatre perfections (Chatushka nirahâra). (M. FEER.).....	269
Notice sur le couvent ibérien du Mont Athos. (M. Victor LANGLOIS.).....	331
Recherches sur la langue de la rédaction primitive du Livre d'Énoch. (M. J. HALLÉVI.).....	352
Essai sur les formes de pluriels en arabe. (M. Hartwig DERENBOURG.).....	425

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Procès-verbal de la séance du 14 décembre 1866.....	87
Règlement de la Bibliothèque. — Annexe au Règlement. — Service intérieur de la Bibliothèque. — Une traduction hébraïque du livre de Hénoc. (J. DERENBOURG.) — La prononciation du ζ (J. D.)	

	Pages.
Procès-verbal de la séance du 11 janvier 1867.....	239
Procès-verbal de la séance du 8 février 1867.....	240

Sepher Taghin. Liber coronularum. (J. DERENBOURG.) — Quelques observations sur l'accent *zakeph-katon* en hébreu. (J. D.) — Deux passages dans le IV^e volume des Prairies d'or de Masoudi. (J. D.) — Un vers du Ta'rifât expliqué. (J. D.) — Topographie de la Petite et de la Grande Arménie, par Nersès, D' Sarkissan. (Victor LANGLOIS.) — Lettre adressée à M. Reinaud. (N. DE KHANIKOF.) — Oho Saka (LÉON DE ROSNY.) — Un document sur les Falachas. (Hermann ZOTENBERG.) — The life or legend of Gaudama, the Buddha of the Burmese, with annotations. (J. M.)

Procès-verbal de la séance du 8 mars 1867.....	395
Procès-verbal de la séance du 10 mai 1867.....	396

Rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, par la Commission spéciale chargée de l'examen du projet d'un *Corpus inscriptionum semiticarum*. — Macrizii de valle Hadhramaut libellus arabice editus et illustratus. (Ch. DEPRÉMEY.) — Oriental mysticism, etc. (GARCIN DE TASSY.) — Die preussische Expedition nach Ost-Asien. (LÉON DE ROSNY.)

Procès-verbal de la séance du 12 avril 1867.....	525
Table des matières.....	527

FIN DE LA TABLE.